

bon prince pour donner une poignée de main aux Européens. Est-ce à dire qu'il aime beaucoup ceux-ci ? Non ; leur présence est tolérée par force, plutôt que désirée. Ils excitent beaucoup de défiance ; le gouvernement s'oppose à tout ce qui pourrait leur faire prendre pied dans le pays. Il évite avec soin de les mêler aux intérêts financiers du royaume, de leur vendre des terres, de leur emprunter de l'argent. Il voudrait pouvoir se passer d'eux entièrement, et cependant la force des choses l'amène à accepter, sinon à demander leurs services, pour donner à Bangkok un léger vernis de civilisation européenne. Les Français, établis au Siam après les Portugais et les Hollandais, sous le règne de Louis XIV, y ont toujours conservé une bonne influence : dernièrement encore nos officiers commandaient la petite armée siamoise et sa flotte, mais depuis nos désastres de 1870-71, cette tâche est passée aux Anglais et aux Allemands.

En somme, Bangkok avec ses 500,000 habitants, dont presque la moitié Chinois et le reste de diverses nationalités, son quartier européen, son port, ses édifices, ses nombreuses pagodes qui percent le ciel bleu de leurs flèches aiguës, n'a pas trop mauvaise mine, et le roi, dans ses rares sorties, peut la contempler avec un certain orgueil. Alors on nivelle et balaye les rues ; on enlève les obstructions des canaux ; les bateaux sont repeints et disposés en bon ordre ; les sergents de ville et les soldats revêtent des uniformes gardés précieusement pour la circonstance ; puis, la parade terminée, tout rentre dans la routine et l'abandon ordinaires. Voilà comment le roi peut se rendre compte de la condition de son peuple. Pour régénérer un tel royaume, il faudrait un Pierre le Grand, mais on voit combien peu un rôle semblable convient au roi de Siam. Celui-ci ne sait pas ce qui se passe aux portes de son palais, et connaît encore moins l'intérieur de son royaume, livré à son despotisme aveugle et aux exactions de ses officiers.

Ce qui frappe tout d'abord l'étranger, c'est le contraste de la fertilité et de la magnificence du pays avec la vie misérable qu'y mènent les habitants. On s'étonne de voir de vastes plaines incultes et couvertes de magnifiques forêts, abandonnées aux animaux sauvages de toutes sortes, tigres, rhinocéros, ours, etc.

Le sol reste sans culture, et de riches mines gisent inexploitées, n'attendant qu'un bon gouvernement pour en tirer parti. Le peuple végète dans une condition misérable. Il a pour demeures des cabanes de bambous, élevées sur des poteaux et sous lesquelles viennent s'abriter pêle-mêle les animaux domestiques. L'ameublement ne consiste guère qu'en nattes étendues sur le plancher, la vaisselle en bambous et en